

Application pédagogique à l'article « Le totalitarisme »

1) Une question revient très souvent concernant le totalitarisme. Le rapprochement qu'il opère entre le nazisme et le communisme ne contribue-t-il pas à banaliser le premier et, tout particulièrement, le génocide des juifs ?

Cette question peut donner lieu à un travail de recherche concernant la nature du régime stalinien (ou maoïste, ou cambodgien ou encore coréen) et du nazisme.

On remarquera dans les différents cas que :

- le régime est mené par un homme et un parti qui recouvrent de leur regard l'ensemble de la société ;
- il est animé par une idéologie totale, dont les principes fondamentaux sont non simplement rappelés sans cesse, mais décident de tout ce qui est autorisé ou interdit ;
- que la population est sommée de participer à l'édification de la nouvelle société, de s'enthousiasmer et même de se sacrifier pour elle ;
- des millions de personnes sont déportées dans des camps, parce que, tout en n'étant coupables d'aucune action criminelle, elles sont condamnées à mort par l'idéologie pour des raisons ethniques, sociales ou nationales.

Concernant la banalisation du nazisme que le totalitarisme pourrait engendrer, on peut montrer qu'il n'y a pas d'équivalent du génocide des juifs dans des chambres à gaz (mise à mort industrielle en Pologne des juifs de tous les pays européens), mais que les camps totalitaires soviétiques et autres ont soumis les populations déportées à de telles conditions de vie qu'ils ne pouvaient pas avoir d'autres objectifs que la mort. Soljénitsyne parle ainsi d'« extermination par le travail » au sujet du Goulag. Le nombre de victimes mortes dans ces camps est toujours très élevé, autant que dans le nazisme. L'idéologie ne cède jamais devant la réalité.

2) Une autre question revient fréquemment concernant le totalitarisme, c'est celle de la psychologie totalitaire. Comment la pensée humaine a-t-elle pu perdre toute distance critique, comment des sociétés humaines ont-elles pu se comporter comme des groupuscules sectaires, complètement aveuglés par le Chef auquel elles ont décidé d'obéir, au point de crier comme un seul homme : « Oui, nous voulons la guerre totale » (Meeting de Goebbels au Palais des sports, 18 février 1943) ? Dans *1984*, Orwell a décrit la nature de la pensée totalitaire, en la personne de O'Brien qui explique calmement à Winston que le Parti peut lui commander de croire que $2+2=5$ ou de croire deux choses contradictoires (*double pensée*). Dans un autre texte moins connu, Arthur Koestler parle de la capacité étonnante à pratiquer la langue de bois qui caractérisait les militants des partis communistes staliniens.

« Nous apprenions à croire, avec la même sincérité, que les socialistes étaient (a) l'ennemi n°1, (b) des alliés naturels ; que les pays socialistes et capitalistes (a) pouvaient vivre pacifiquement côte à côte, et (b) ne le pouvaient pas ; et que lorsque Engels avait écrit que le socialisme dans un seul pays était impossible, il avait voulu dire exactement le contraire. Nous apprenions aussi à prouver, par la méthode des déductions en chaîne, que quiconque se déclarait en désaccord avec nous était un agent du fascisme, parce que (a) par son désaccord, il mettait en danger l'unité du Parti ; (b) en mettant en danger l'unité du Parti, il faisait augmenter les chances d'une victoire fasciste ; (c) en augmentant les chances d'une victoire

fasciste, il se comportait objectivement comme un agent du fascisme, même si subjectivement, il avait le malheur de se faire arracher les ongles à Dachau. D'une façon générale, des mots comme "Agent de", "Démocratie", "Liberté", etc., n'avaient pas le même sens pour un membre du Parti et pour le commun des mortels ; et [...] même leur "sens communiste" changeait à chaque modification de la ligne du Parti. » (*Les militants*, 1950, trad. A. Petitjean, Paris, 1001 nuits, 1997, p. 62-63).

On pourra montrer, par l'analyse de ce texte, que, dans le totalitarisme, on croit en fonction des réalités et des intérêts du moment, qu'on peut donc être amené à récuser un point de vue qu'on considérait jusqu'alors comme fondamental.

Pour illustrer cela, **on peut s'intéresser au pacte germano-soviétique d'août 1939**. L'Allemagne nazie apparaissait jusqu'alors comme l'ennemie totale de l'URSS, patrie du socialisme, seule capable de faire face à la barbarie et de conduire les peuples sur la voie de la liberté. Mais par ce pacte, Staline s'assurait une sécurité à l'Ouest, alors que les Français et les Anglais ne lui apparaissaient plus comme des partenaires solides capables de résister à Hitler. De plus, des clauses secrètes conduisaient au partage de la Pologne entre les deux puissances. On a parlé pour qualifier cet accord de « pacte totalitaire ». De fait, il s'agit du moment où deux puissances totalitaires ont montré ce qui les rapprochait (le cynisme, la volonté de faire grandir leur pouvoir, leur expansionnisme territorial, leur pratique discriminatoire à l'égard des Polonais), par-delà leurs différences.

3) Le totalitarisme pose également la question de la responsabilité. De quoi continue-t-on d'être responsable dans un régime qui nous a retiré toute forme de responsabilité individuelle au profit de la seule obéissance aveugle, dont la formule la plus radicale est d'Hitler : « L'État total ne tolérera aucune distinction entre le droit et la morale » (Congrès des juristes, Leipzig, 3 octobre 1933).

Or, la responsabilité n'est en rien écartée par la soumission, même si, juridiquement, le premier responsable est toujours le donneur d'ordres. Dans de nombreux cas, dans les régimes totalitaires, les individus ne se contentent pas d'être soumis, ils collaborent à leur propre destruction comme sujet, comme l'a montré Günther Anders (comme Hannah Arendt) au sujet d'Adolf Eichmann.

« Présenter le processus comme un événement purement passif, ce serait même une mystification. Au contraire, nous sommes ici devant une *action*. Ce qui s'est produit, c'est qu'il s'est *fait* la victime de son appareil. En réalité, il n'aurait pas pu trouver ou inventer un moyen plus pratique, un moyen susceptible de garantir plus sûrement le succès de son monstrueux programme que celui-ci : le fait que sa capacité de représentation n'était pas à la hauteur du but fixé et que ses tentatives de représentation demeuraient vouées à l'échec. Formulée sur le mode négatif, cette pensée vous sera tout à fait claire. Ce que je veux dire ici, c'est qu'il n'aurait jamais pu s'autoriser, il n'aurait jamais pu se permettre de garder devant les yeux l'image des files d'attente, des gazés, des brûlés et des demi-brûlés. Et cela parce que, ce faisant, il se serait sans répit mis en danger, parce que sans répit il aurait risqué d'être pris de faiblesse et de s'arrêter au milieu du chemin – bref : se saboter son programme et sa propre personne en même temps. » (Günther Anders, *Nous, fils d'Eichmann*, trad. S. Cornille et Ph. Ivernel, Paris, Payot et Rivages, 1999, p. 66).

Pour Anders, Eichmann a évité de saboter « son programme et sa propre personne » (pour des raisons idéologiques comme par intérêt personnel) en s'empêchant de se représenter la nature de ses actes. Ce sont des éléments de cette nature qu'on peut trouver dans toutes les collaborations avec les pouvoirs totalitaires. Il existe une « jouissance du totalitarisme ». D'autant que ces régimes ont permis de faire de véritables carrières criminelles ou plus

simplement de profiter des bénéfices que ne manquait pas d'octroyer la position du collaborateur (par exemple par la délation).

On pourra s'appuyer, pour aborder la question de la responsabilité, sur des films récents comme *Sophie Scholl* de Marc Rothemund (2006), *La vague* de Dennis Gansel (2009), d'après le roman de Todd Strasser, ou *Hannah Arendt* de Margarethe Von Trotta (2012). Deux livres qui parlent de la résistance intérieure au totalitarisme : Hans Fallada, *Seul dans Berlin* (Folio Gallimard) et Margaret Buber-Neumann, *Milena* (Points Seuil).